

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue BROUËT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

A l'avenir, tous les numéros de notre Édition hebdomadaire auront une couverture BLANCHE. C'est par erreur que le premier numéro de Janvier—celui du Journal des Demoiselles—a été envoyé à nos abonnées avec l'ancienne couverture Orange; et—seconde erreur—cette couverture portait la date du 8 au lieu du 1^{er} Janvier; mais le numéro lui-même était bien celui que nos abonnées devaient recevoir.

On voudra bien comprendre que le format du PETIT COURRIER a seul été augmenté et que celui du Journal des Demoiselles reste ce qu'il était en 1880. — Ce dernier n'a de changé que la couleur et la physionomie de sa couverture.

MODES

Les fêtes enfantines continuent. Après Noël et le premier de l'an, les rois; après les rois, des matinées travesties. Tout ce petit monde est dans un état d'effervescence dont se ressentent les santés, les caractères et les études. Comment travailler après des distractions qui ont mis en jeu les petites vanités, les coquetteries, le désir de briller qui sont en germe dans toutes ces jeunes têtes. Ces fêtes, trop mondaines pour les enfants, sont organisées sur un pied d'élégance en tout trop semblable aux soirées et aux bals des grandes personnes. Le goûter pourrait s'appeler souper, s'il était servi à une heure du matin, car il se compose non seulement de friandises, mais de volaille, de jambon, de foies gras. Les costumes, les déguisements sont d'une grande élégance et d'une coquetterie mignarde qui peut plaire aux yeux mais que la raison condamne.

Il y a quelques jours, nous avons assisté à une matinée d'enfants donnée par madame de B. Les invitations portaient que le costume Watteau, berger ou bergère, était de rigueur. On pourrait croire que cette uniformité nuisait à l'ensemble, point. — Tous ces enfants dans ce léger costume couvert de



Robe de réception en brocart à fleurs en relief, tulle et dentelle brodés de jais.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

fleurs et de rubans enguirlandés, les uns blancs, les autres roses et bleus, formaient une corbeille de fleurs animées du plus délicieux effet. On a dansé et beaucoup, et le succès fut pour la COQUETTE, une sorte de galop tournant dont le rythme bien marqué aide le danseur à conserver la mesure. Après-midi charmante dont le souvenir fait rêver aux autres plaisirs promis. Autre matinée chez le général de L. Tous les déguisements admis et tous plus jolis les uns que les autres. Nos jeunes amis masculins et féminins ont bien voulu poser avec leur costume, et cette complaisance nous permet d'offrir à nos lectrices une jolie gravure noire représentant quelques-uns de ces travestissements. Avant d'en commencer la description détaillée, nous réclamerons leur indulgence pour le beau Nicolas dont les succès nous semblent avoir troublé la tête; nous n'en voulons pour preuve que sa désinvolture un peu fantaisiste.

N° 1. Cantinière Louis XVI. Jupe courte en satin blanc avec biais en satin bleu au-dessus d'un ourlet de cinq centimètres; de chaque côté du biais un lacet or. Tunique en satin bleu, doublée de satin blanc. Au contour trois rangs de lacet; revers fixés sur le pouff par un rang de boutons dorés. Le corsage en satin bleu, boutonné de côté avec col-revers en satin blanc, et dans le décolleté une chemisette avec jabot très fourni. Manche arrêtée au coude avec un haut parement évasé en satin blanc orné de boutons; une manche bouillon, en tulle, fermée au poignet. Des souliers en satin blanc et les guêtres, boutonnées, en satin bleu. Chapeau en feutre bleu à bord relevé; un des côtés maintenu au fond par un pompon blanc et bleu.

N° 2. Le beau Nicolas. Culotte en drap blanc serrée sous le genou avec flot de ruban en jarretière. Gilet en soie, rayé rouge et blanc, s'ouvrant en double revers sur une chemise à grand col montant. Redingote en drap havane, doublée de satin rouge. Un nœud à la boutonnière, des manchettes en toile. Bas blancs. Souliers en chevreau avec nœud et boucle en cailloux du Rhin. Autour d'un chapeau en feutre havane, plusieurs rubans rouges et blancs dont les bouts flottent sur le côté. Pour achever ce pittoresque costume que ces demoiselles regardent avec un certain étonnement, Nicolas tient à la main un parapluie en serge rouge, presque aussi haut que lui. Oh! il eut un succès complet, d'autant que le jeune Tudin — un nom breton — qui le portait, ne manquait ni d'esprit, ni de gaité — un peu loustic, dirait-on aujourd'hui.

N° 3. Une fillette de quatorze ans porte un costume *Frondeuse*. La jupe est en soie paille coupée diagonalement de bandes en velours rubis. Une tunique en gaze très relevée et courte forme pouff derrière. Un corsage en soie paille avec une veste en velours, décolletée en triangle, s'enfuit de côté; la manche descendant au coude est en gaze ainsi que la ruche Médicis de l'encolure. Chapeau en feutre gris perle, croqué et relevé d'un côté. Pompons rubis devant et de côté. Bas blancs. Souliers en soie citron avec bouffette de dentelle et chou rubis au milieu.

N° 4. Costume de fantaisie pour jeune fille. Jupe en satin marron doré et tunique princesse, décolletée, en surah bleu, serrée par une ceinture en velours marron, attachée par une boucle dorée. Casquin en satin doublé de soie bleue; la forme ajustée au dos et vague devant, est ouverte pour dégager complètement le corsage. Un grand col rabattu suit l'échancrure du casquin. Plusieurs plissés de crêpe lisse au décolleté. Une manche bouillon en crêpe lisse s'arrête au coude. Bas bleus. Souliers en satin marron. Grand chapeau en feutre marron, le bord relevé, fendu devant et sur le côté où il reçoit une cocarde en ruban tricolore à bouts flottants. Le chignon est serré dans un foulard bleu noué de côté.

N° 5. Pifferare. Costume pour jeune garçon de 8 à 12 ans et plus. Culotte en velours noir arrêtée sous le genou et garnie au bord de houppettes en soie de plusieurs couleurs. Les bas sont pris dans la culotte, ainsi que les cothurnes qui tiennent les sandales. Un gilet en velours et une ceinture en surah grenat. Sur le gilet, montant, une veste en grosse peluche feutre pomponnée au contour de glands en soie. La manche en satin grenat est boutonnée extérieurement; elle se termine par un poignet évasé d'où sort une manchette de toile. Col rabattu en toile, nœud devant. Chapeau en feutre orné de pompons et de nœuds.

Nous terminerons en disant que ces travestissements peuvent s'exécuter en étoffe de laine et qu'ils n'en seront pas moins jolis. On pourra, vu le prix modique des satins pour garniture, en agrémenter l'ensemble. Quant au velours, on en trouve de si bon marché, velours tramé, bien entendu, et il en faut si peu que je pense devoir le conseiller de préférence au cachemire; disons aussi que l'emploi des satinettes est d'un bon effet.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 37 et 39).

Robe de réception en brocart à fleurs en relief et satin tulle et dentelle brodés de jais. — Traîne carrée en brocart, entourée d'un plissé de satin noir; cette traîne serrée en pouff, se monte par une tête ruchée sur la basque du corsage et forme des princesses; elle s'ajuste à un tablier de satin couvert d'une riche broderie de jais, lequel est cerné par une quille en satin faite de quatre larges plis couchés. Une draperie formant pointe s'ouvre en rideau sur le tablier; elle est pincée au milieu, devant, et relevée de côté sous le pouff; elle s'entoure d'une dentelle perlée. Le plastron en satin brodé se ferme de côté par des boutons, un second rang est placé en regard de l'autre côté. Le grand décolleté carré reçoit un plissé de tulle et une demi-guirlande

d'œillets panachés qui remonte sur l'épaule. A l'entourure dentelle perlée. — Gants en chevreau noir avec plissé de dentelle. — Bas de soie et souliers de satin noir. — Dans les cheveux, un pouf de plumes avec aigrette blanche.

Redingote en drap gris feutre. — Façon ajustée, croisée devant et fermée tout le long par des boutons en corne travaillés, second rang en regard. Capuchon, doublé de peluche loutre rejetée en revers, avec nœud les fixant; à la pointe deux longues boucles en ruban. A la manche, poignet rond en peluche fermé par un bouton. Ouverture de la poche marquée par une bande de peluche, plusieurs rangs de piquure, au contour.



Falconer imp. Paris.

4296

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot. 2.*
Coiffures de M^{lle} Vidal, 10^r, r. Richelieu. Parfumerie de la M^{me} Guerlain, 15, r. de la Paix.
Machines à coudre à Suser Breveté S. G. D. G. de M. H. Vigneron, 70 B^t. Sébastopol.

EXPLICATION DE LA PLANCHE SUPPLÉMENTAIRE

N^{os} 1, 2, 3. *Col, poche et parement en velours.* — Se brodent de perles de couleur assorties au velours ou en ais sur satin, cachemire ou velours noir. On peut remplacer les perles par un point de chaînette.

N^{os} 4, 5, 6. *Col, poche et parement.* — Se brodent avec de la soie cordonnet, ou du fil d'or.

N^o 7. *Cache-Théière.* — Après avoir soulaché deux côtés d'après le modèle, les doubler de molleton très épais et les assembler, au bord arrondi, par une couture qui sera cachée par une ruche. Cette enveloppe couvre la théière

comme d'une cloche et le thé se tient chaud plus longtemps.

N^o 8. *Nappe d'autel en application* — En Nanzouk sur tulle de Bruxelles, Etamine sur tulle grec.

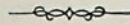
N^o 9. *Nappe d'autel.* — Broderie Richelieu.

N^{os} 10, 11, 12. *Chiffres pour taies d'oreiller.*

N^{os} 13, 14. *Col et manchette pour enfant.* — Broderie Richelieu.

N^o 15. *Coin de voile de fauteuil.* — Gros feston sur étamine appliqué sur tulle point d'esprit.

N^o 16. *Chiffre pour milieu de coussin.*



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4296

Costume court en swra rosé, orné de broderie de perles sur tulle. — Jupe ronde garnie d'un plissé. Le tablier couvert de deux draperies, la première relevée diagonalement et la seconde relevée de plis horizontaux. Au bord, un plissé de dentelle au-dessus duquel court une broderie de roses en perles de couleur naturelle, cette broderie découpée s'applique sur l'étoffe. Les lés de derrière forment un relevé croisé qui fait pouff. Corsage à longue pointe, la basque évidée sur la hanche. Une broderie de perles marque un plastron et se continue sur le côté du décolleté carré et à l'encolure, derrière. La manche arrêtée au coude est en tulle brodé et se termine par deux plissés de dentelle dont la tête est faite d'un biais de swra plissé. Bouquet de fleurs de côté. — Bas de soie et souliers blancs. — Gants glacés blancs. — Dans les cheveux, une rose sur le chignon et une aigrette de pierres fines de côté.



Costume en satin sublime blanc orné de broderie de perles fines et changeantes. — Le tablier est couvert d'une broderie de perles fines, auxquelles se mêlent des perles laiteuses aux reflets d'opale produisant un effet brillant et irisé très joli; deux plissés de satin dans le bas ainsi qu'aux lés de derrière. Des agrafes de perles avec frange sont placées en quille de chaque côté du tablier. Les lés de derrière sont resserrés par des traverses plissées qui se perdent dans les plis. Corsage à pointe lacé derrière, la pointe du dos s'ouvre sur le chiffonnage du pouff. Un plastron tout brodé de perles est cerné par deux cordons de perles; au décolleté carré deux plissés de tulle. La manche est en tulle perlé avec engageante de dentelle. — Bas de soie et souliers de satin blanc. — Gants blancs. — Dans les cheveux, des perles; au côté droit, une grappe d'œillets panachés. Ces deux costumes ont les corsages de bal.

86

Redingote en drap gris foudre, de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

CAUSERIE

L'hiver nous est venu tardif, mais non moins rigoureux pour cela; il n'a trouvé à Paris qu'un bien petit nombre de ceux qui composent ce que l'on est convenu d'appeler le monde élégant. La véritable élégance se réfugie dès les premiers frimas dans le midi où l'on cueille en Janvier les violettes et les roses: Cannes, Nice, Menton, Pau, reçoivent dans leur sein tous ceux qui cherchant le plaisir trouvent le soleil par surcroît. Ici vous ne rencontrez au club des patineurs que quelques mondaines clairsemées; la salle de l'Opéra est brillante sans doute, mais toutes ces jolies femmes qui font dans leurs loges l'apparition de rigueur se hâtent de vous dire:

« Nous partons, vous savez?... »

Et vite en effet elles prennent leur vol, nous laissant emmitoufflés dans nos fourrures, tandis que pour leur part elles n'auront besoin là-bas que d'un de ces petits manchons de dentelles, ornés de nœuds de rubans ou de bouquets de fleurs qui par leur seul aspect proclament qu'ils sont des manchons pour rire, des manchons de pays chauds.

Il ne reste guère à Paris que les pauvres gens que leur sort contraint d'y demeurer. Ceux-là ne donnent pas de grandes fêtes: les temps que nous traversons n'ont rien de joyeux ni de folâtre: on s'en tient aux soirées de musique ou de conversation qui ne sont pas du reste les moins charmantes. Certaines maisons agréables entr'ouvrent leurs portes à jour fixe, une fois par semaine: on s'y retrouve réuni vingt, trente, cinquante, dans des salons où l'on circule à l'aise, où des toilettes du soir, qui ne sont pas pourtant des toilettes de bal, se déploient cent fois mieux que dans l'encombrement d'une fête. On se groupe ça et là en petits paquets, on cause entre gens qui se conviennent; par intervalles un chut discret avertit que madame Krauss va chanter *le Roi des Aulnes*, que Coquelin va réciter *la Mouche*; il est vrai que ces étoiles ne favorisent pas de leur présence tous les salons indistinctement; on se contente parfois de satellites relativement pâles, mais encore intéressants, et si les artistes manquent tout à fait, les amateurs prennent leur place.

Il y a de si beaux talents dans le monde proprement dit, des talents dignes du théâtre: les femmes ne se contentent plus de jouer agréablement du piano, de chanter une romance avec grâce, elles veulent atteindre à la *maestria*, à la perfection et elles y réussissent souvent; nous en connaissons qui sont, à leurs heures, de grandes pianistes, d'admirables cantatrices, de délicieuses comédiennes, car j'oubliais de citer la comédie parmi ces plaisirs offerts et savourés tout simplement entre un verre de punch et une tasse de thé... non pas la comédie organisée avec appareil, annoncée d'a-

vance, mais la comédie improvisée entre deux paravents.

J'ai vu ainsi une gracieuse femme jouer avec son frère, — la pièce ne comporte que deux personnages, — cette amusante fantaisie, dont le titre est emprunté à peu près au chapitre célèbre d'un roman de Victor Hugo: *Une tempête sous un crâne*. Il s'agit d'une querelle de ménage observée sur le vif, d'une querelle dont madame fait tous les frais, car monsieur trouve à peine le temps de placer un mot au milieu du flot de reproches, d'accusations, de remarques ironiques qui l'accueillent à l'heure quelque peu indue, — cela va sans dire, — où il rentre après un dîner d'hommes, lequel inspire à son ombrageuse compagne des soupçons plus ou moins justifiés. Dépit contenu, sarcasmes, emportement, désespoir sincère, divagations folles, larmes de colère, de tendresse, de repentir, pardon final, il y a de tout dans ce piquant monologue interrompu seulement, ça et là par un *mais*, un *pourtant*, une exclamation indignée du mari; et c'est plaisir de suivre les péripéties de la tempête dans ce petit cerveau qui se monte, qui s'apaise...

Vous devinez bien que si monsieur était en retard, c'est qu'il voulait entrer chez le bijoutier pour rapporter à sa chère femme, un bracelet à l'occasion de Sainte-Félicie: — *Beaucoup de bruit pour rien* a dit Shakspeare, qui dans sa sagesse a écrit aussi: — *Tout est bien qui finit bien*: l'auteur de la bluette en question a résumé les deux choses d'une façon bourgeoise, terre à terre, piquante néanmoins parce qu'elle est vraie, croquée d'après nature, — assurée du succès par conséquent.

Les petits actes pétillants d'esprit de M. d'Hervilly, les comédies de M. Verconsin d'une gaité si franche, d'une verve si parfaitement inoffensive sont toujours en faveur; pourtant on préfère dans certaines maisons le vieux répertoire: le *Démocrate* de Regnard, les *Bavardes* de Boursault offrent des scènes ravissantes à l'interprétation des dilettanti; mais qu'on ne s'y trompe pas, cette interprétation est difficile. Il ne suffit pas de débiter un rôle comme on cause au coin du feu, et presque tous les novices qui s'essayent dans l'art de la comédie s'aperçoivent qu'ils avaient sans s'en douter une détestable prononciation, qu'ils bredouillent, qu'ils zézayent, qu'ils ont grand besoin en un mot d'apprendre à parler.

C'est cette découverte, pensons-nous, qui a mis à la mode depuis peu les leçons de déclamation pour les jeunes filles; on peut trouver hors du théâtre des professeurs de ce genre d'étude extrêmement utile puisqu'il habitue l'élève à prononcer correctement sa langue, à ponctuer ses phrases, à corriger les défauts d'accent plus fréquents et plus nombreux qu'on ne croit,

à réciter avec goût, enfin à lire tout haut d'une façon agréable pour ceux qui écoutent.

Les autres fêtes proprement dites ont lieu dans la colonie étrangère, américaine surtout, qui compte, en ce moment, les plus jolies personnes de Paris, sans parler de la belle des belles, madame G., une statue irréprochable, à profil grec, à tournure de Diane. Toutes les femmes à la mode qui nous restaient du second empire, toutes celles qui ont fleuri sous la république sont éclipsées une fois pour toutes par cette décourageante perfection de lignes. Elle assistait l'autre soir à une représentation de *l'Africaine*, et était le vrai spectacle de la salle avec ses bandeaux plats collés à sa petite tête d'une forme exquise qui s'attache à un cou plus long et plus beau qu'il ne convient pour une simple mortelle : la tige d'une fleur. Deux gros diamants éclairaient tout cela d'un éclat moins vif que celui des yeux bleus profonds, et — miracle, avec tant de beauté — intelligents ! Toutes les lorgnettes se braquaient vers la loge de cette jeune femme fière, sérieuse, impassible. Il est vrai qu'on n'avait guère lieu d'écouter : la seule *Séliha* que l'on se soucie d'entendre, ne chantait pas ce soir-là, et un nouveau ténor qui a récemment, dit-on, quitté la ban-

que pour les planches, ne suffisait pas à captiver l'attention du public.

Les débuts ont été nombreux, on le sait, en 1880, sur notre première scène lyrique : mademoiselle de Vère a fait remarquer dans les vocalises de la châtelaine du *Comte Ory* sa voix brillante et légère ; mademoiselle Defrane, une belge plantureuse, qui a le tort de rappeler quelque peu, physiquement, une poupée Huret gigantesque, a un très bel organe, étendu, velouté, d'une magnifique plénitude ; elle n'est pas *Rachel*, elle n'est pas *Valentine*, mais elle chante les deux rôles à merveille.

Nous avons vu auprès d'elle, charmant sous le pourpoint de *Nevers*, M. Melchissédec, de l'Opéra-comique, un baryton de plus à la suite de Maurel et de Lassalle. Le ténor Dereims est doué d'un timbre sympathique et exquis. Voilà de bonnes recrues ; il y en a encore d'autres. Décidément notre opéra tient à n'être pas seulement une belle cage dorée à l'excès ; la cage se peuple d'oiseaux mélodieux. Il ne nous reste plus qu'à obtenir des œuvres nouvelles, comme nous avons obtenu de nouveaux chanteurs. Quand donc viendra le *Tribut de Zamora*, duquel on parle depuis si longtemps ?

T. B.

LUI

Est-il brun ? Je l'ignore. Ou châtain ? Peu m'importe.
Est ce un œil noir ou bleu qu'il tient sur moi levé ?
Je ne sais. Mais mon cœur bat d'une étrange sorte
Quand son pas vif résonne en frappant le pavé...

S'il passe inattentif sans heurter à ma porte,
Je souffre... en mon sommeil, à lui j'avais rêvé !
S'il entre... à sa rencontre un élan me transporte :
Jamais il ne me semble assez vite arrivé !

Il verse la lumière et l'ombre sur ma voie ;
Il dispense à mes jours la tristesse ou la joie,
Au drame de ma vie infatigable acteur..

Ah ! lorsqu'il tient mon âme à sa voix suspendue,
Qu'il sent ma main trembler vers la sienne tendue,
Croyez-vous qu'il s'émeuve?... Eh ! non : c'est le facteur.

MÉLANIE BOUROTTE.

LA DENTELLIÈRE

Nous apprenons qu'une très intéressante découverte vient d'être faite relativement à la dentelle. Jusqu'ici, tous les efforts tentés pour fabriquer mécaniquement la *vraie dentelle à la main* étaient restés sans résultat. On nous dit qu'aujourd'hui les difficultés sont vaincues par le *nouveau métier à dentelle* dont le travail est identique au travail à la main. Quand on a vu fonctionner le métier à dentelle, toute idée d'assimiler les produits qu'il fabrique, avec les dentelles d'*imitation*, faites par les fabricants de tulle, disparaît. La moindre attention suffit pour reconnaître que la machine est une véritable *dentellière automate*, mais une dentellière puissante qui produit avec un seul surveillant le travail de plusieurs centaines d'ouvrières à la main. Il nous paraît utile de faire

connaître quelques-uns des avantages de ce nouveau moyen de fabriquer la *vraie dentelle* ; les voici : production automatique et rapide de toutes les dentelles sans exception qui ne pouvaient être faites qu'au fuseau, — économie dans la production ; — reproduction facile de tous les genres, même les plus anciens. La machine remplace seulement l'ouvrière, car les fuseaux qu'elle faisait fonctionner existent toujours et marchent mécaniquement au lieu d'être mus par les mains de l'ouvrière. Ils font donc exactement le travail de la dentellière ; les entrelacements sont les mêmes, les procédés de fabrication identiques. La machine met en mouvement 1,800 à 2,000 bobines en même temps qu'elle place ou déplace 2 à 300 épingles ; elle donne les dessins les plus variés.



TRAVESTISSEMENTS

MODÈLES DE MADAME BÉANT-CASTEL, 19, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE

N° 1. Cantinière Louis XVI. — N° 2. Le beau Nicolas. — N° 3. Costume de fantaisie Frondeuse.
N° 4. Costume de fantaisie. — N° 5. Pifferare.



Costume de ville.

Robe de réception ou de diner.

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume en satin merveilleux et tissu tricot, loutre. — Jupe ronde garnie d'un frisottant de satin et de deux volants plissés, alternativement, de cinq plis couchés et d'un pli creux. Au dessus, pour le tablier, une draperie en satin sur laquelle s'ouvre la tunique en tissu tricot, qui se relève au milieu de plis serrés ramassés sous les boucles d'une cordelière dont les glands tombent sur la draperie, une frange au devant et dans le bas. Les lés de derrière sont carrés et relevés en coques formant pouf. Sous la tunique se perd le bord du corsage-maillot qui se boutonne derrière. Sur la basque du dos s'ajuste le haut du drapé. Un col montant. A la manche, à coude, des ganses et boutons disposés extérieurement en brandebourgs.

Robe en satin ou velours bronze et brocart bleu pâle. — La traîne et le corsage en satin: façon princesse. Un plissé en satin bleu forme le milieu du tablier complété par deux panneaux en brocart dont le bord rouleauté joue sur le plissé; dans le bas deux frisottants en satin, et trois plissés au contour de la traîne laquelle est pincée sous un pouf peu accentué. Le devant du corsage forme une longue pointe arrondie sur un très étroit plastron plissé boutonné, s'arrondit le bord supérieur du corsage de satin en décolleté, carré, avec deux plissés de dentelle. Dentelle rabattue montée à l'encolure et aux côtés du décolleté. A la manche demi-longue une dentelle remontante plissée extérieurement.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

XVI

Henriette à sa tante.

Paris, Novembre 18...

MA CHÈRE TANTE,

Etes-vous au courant de la nouvelle dont mon oncle vient de me faire part ? je suis si émue que je puis à peine tenir la plume. Madame de Bréhault me demande pour son fils ; elle a vu mon oncle, elle lui a dit que M. Alban désirait ce mariage, que, pour elle, c'était le bonheur de sa vie qui en dépendait... *mon oncle est venu triomphant, il voulait une réponse immédiate, je l'ai supplié de me permettre de vous consulter. Et je vous demande, ma tante, mon amie, que faut-il que je fasse ? Je me défie de moi-même : l'attrait que m'inspire madame de Bréhault et ce qui la touche, doit-il entraîner ma vie entière ! parlez, éclairez-moi !*

Ma tante et Roberte sont venues me complimenter, Roberte avec affection, et ma tante d'un air un peu contraint... elle regrette peut-être pour sa fille... je n'aurais jamais pris la place de Roberte, mais elle est mariée, elle se proclame satisfaite, elle m'a dit tout à l'heure :

« On peut être heureux en mariage, je le sais, et j'espère que tu le sauras aussi : M. de Bréhault aura beaucoup à se faire pardonner, mais tu es si bonne ! va ! il a bien fait de te choisir. »

Le ramener à Dieu et à sa mère serait bien tentant. Ecrivez, tante Marie.

HENRIETTE.

XVII

Mademoiselle Marie Royan à Henriette.

Nancy, Novembre 18...

Ta lettre m'a fait pleurer de joie ? de tristesse ? oui, pour l'une et pour l'autre raison, j'ai pleuré. Je suis *contente, je suis fière, comme une mère, de te voir appréciée et recherchée, et je tremble devant l'inconnu, devant la carrière nouvelle où tu vas peut-être entrer. Ecoute, ma fille, je te dirai le fond de ma pensée. D'après l'opinion du monde, des intelligents, des sages, le mariage que l'on t'offre est très désirable, très enviable, tu trouves le rang, la fortune, un jeune et brillant mari, une famille excellente, une belle-mère parfaite et dont tu es aimée. Que de faveurs de la Providence ! Quels riants horizons ! et pourtant, chérie, tu pressens les difficultés et peut-être les orages ; quelle tête peut leur échapper ! Peut-être est-ce la crainte des croix inévitables du mariage qui m'a fait rester vieille fille. J'ai eu peur du combat... mais revenons à toi, chère enfant ; en effet, je connaissais le*

désir de madame de Bréhault, et plusieurs fois, j'ai cherché à sonder le fond de ta chère âme, qui n'a pas de secrets pour moi. Tu as la vocation du mariage, tu désires vivre pour un autre et te dévouer aux soins d'une famille, tu aimes madame de Bréhault, et son fils a parfois occupé ta pensée : cela suffit, Henriette ; il me semble que le bon Dieu te veut là, et que tu peux, tu dois accepter l'union qui t'est offerte... Tu seras heureuse, oui, je n'en doute pas et tu auras des jours éclatants, où l'amour conjugal, cette sainte loi, l'union étroite avec une autre âme, la communauté des pensées, des projets, de l'existence, te rempliront d'une joie inconnue. Tu aimeras tendrement celui qui aura reçu ta foi, et tu en seras aimée, comment ne le serais-tu pas ? Ces moments d'ivresse seront-ils durables ! Rien ne dure ici-bas et le bonheur surtout n'est pas un état stable ; cette affection de l'époux qui se manifeste à tout instant, prendra une forme plus sévère, les attentions délicates deviendront plus rares ; vous sentirez les différences de caractère ; la santé, l'humeur ne seront pas toujours parfaites, et alors, tu souffriras comme souffrent toutes les femmes, plus tendres et plus aimantes que les hommes, et qui mettent toute leur vie dans leurs sentiments. Tu seras toujours aimée, mais sans transports et sans adoration ; il faut bien s'attendre à cette inévitable déchéance, et il me semble, que d'avance, il faut fortifier ton âme et aimer *d'un amour plus fort que la mort*. Aime l'âme de ton mari, cherche à lui plaire afin d'exercer sur lui un salutaire empire : sois douce, patiente, indulgente, afin qu'il prenne confiance en toi, et, en même temps, enfant chérie, garde au fond de ton cœur ces sentiments de foi, *d'amour pour Dieu qui ont fait le repos de ta jeunesse*, et cette fermeté évangélique qui est la clef de l'éternelle vie. N'étale pas ta dévotion, ni tes dévotions, mais que rien ne te fasse renoncer aux principes indéfectibles, aux principes nécessaires de notre sainte religion. Ton mari est croyant, mais il ne pratique pas encore ce qu'il croit ; c'est toi, chère Henriette, qui attireras la grâce sur cette âme chère, par tes prières secrètes, par ton doux et bon exemple, par une patience nécessaire et salutaire à toute épreuve, par quelques paroles dites à propos et qui ne puissent ni le fatiguer, ni le blesser... il me revient en mémoire deux vers de la vieille chanson que, dans l'Anjou, on chante aux mariées ; on leur dit : il faut que la femme soit.

Forte comme l'acier,
Souple comme l'osier !

Cette parole populaire me semble une vérité vraie. Adieu, mon Henriette, toujours mienne, écris-moi souvent, et crois plus que jamais à la tendre affection de Ta tante et amie,

MARIE ROYAN.

XVIII

Roberte à son mari

Paris. Janvier 18...

Oui, mon cher ami, le dé en est jeté; ma belle cousine Henriette se marie et se dévoue, en se mariant, à convertir le plus mauvais sujet des maris. C'est une vocation comme une autre; ce n'eût pas été la mienne; Henriette n'en paraît pas effrayée le moins du monde. Est-ce présomption? est-ce ignorance? j'incline pour la dernière explication, car, je le reconnais, sa grande piété lui met des voiles et des bandeaux sur les yeux, lorsqu'il s'agit de voir le mal ou d'accuser le prochain. Et ce prochain, qu'on nomme Alban de Bréhault, lui tient fort au cœur: elle l'aime... et je crois bien que si elle arrachait les pétales de la pâquerette, elles diraient: *Beaucoup! passionnément!*

Je t'entends me dire:

« Et lui? aime-t-il? »

Vous êtes bien curieux, monsieur le substitut! eh bien! oui, il l'aime comme aiment les hommes, il la trouve fort belle, il désire qu'elle soit à lui; il a, je crois, le dessein de se retirer du monde, de se faire ermite en un désert, et quelle plus charmante compagnie de retraite que cette aimable Henriette? puis, madame de Bréhault, son imposante mère, désire ardemment ce mariage, et comme elle vient de payer toutes les dettes de son fils, il n'a rien à lui refuser. Il fait donc sa cour selon les règles; les présents abondent, la corbeille sera magnifique, les rubis des Bréhault qui sont célèbres, en feront la splendeur, et la belle-mère future y joint des vieux points de Venise, qui sont des merveilles. Je te fais grâce du reste, cela t'ennuierait. Mon père est ravi; il a un faible pour les beaux yeux, flamme et velours, de sa nièce; ma chère maman est moins enchantée... elle reçoit cependant de l'air le plus gracieux les compliments qu'on lui fait sur ce beau mariage, et elle soupire doucement lorsqu'une de ses amies lui dit:

« C'est admirable! mais la suite!... »

Oui, la suite! je m'en inquiète pour Henriette, qui est bonne, excellente et que j'aime vraiment. A-t-il, le bel Alban, renoncé pour toujours au monde, à Satan et à ses pompes, dame de pique, dame de carreau, autres dames? Vous êtes si sujets à caution, messieurs!

Quoi qu'il advienne, je n'envie et n'envierai pas Henriette; notre sort est moins éblouissant à l'heure qu'il est, mais dans deux ans, je pense que nous pourrions supporter la comparaison. L'avancement ne peut t'échapper, la fortune t'est acquise, et nous vivrons à Paris dans une société à laquelle je ne comparerai pas celle qui attend Henriette en Touraine. Et puis, ce petit enfant que nous espérons... je l'aime déjà, et je t'aime de tout mon cœur, cher Armand, et je t'embrasse *idem*.

Ta femme dévouée,

ROBERTE.

J'ai choisi mes robes pour la noce; elles te plairont, je crois; cendre de roses pour le contrat, et toutes mes dentelles noires; velours noir et fourrures pour la messe, rose et dentelles blanches pour le dîner... toutes voiles dehors! il faut faire honneur à la magistrature.

XIX

Henriette à sa tante.

Paris. Janvier 18...

CHÈRE TANTE MARIE,

Un mot seulement pour vous dire combien vous êtes impatiemment attendue: on signe le contrat dans trois jours, samedi, et le mariage sera célébré lundi. Ma retraite s'est terminée hier au soir; j'ai béni Dieu d'avoir pu passer quelques jours dans le silence et la solitude, d'avoir eu le temps de prier et de réfléchir. J'en avais besoin! mon âme était étouffée sous une pluie de roses. Ils sont tous si bons, si parfaits pour moi, mon oncle Frédéric, ma tante, Roberte, monsieur Alban et madame de Bréhault! Je ne voyais que des regards caressants, je n'entendais que des paroles affectueuses: les fleurs, les présents m'arrivaient de tous côtés, et je connaissais, en quelques semaines, les jouissances de la vie, si longtemps ignorées, et surtout, la plus profonde de toutes, cette affection qui, avant peu de jours, sera mon plus cher devoir. C'était trop, et mon âme alanguie avait besoin de s'isoler un peu de ces chères images; il lui était nécessaire de se retremper à la source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Ma tante, la vie terrestre m'apparaît trop belle.

J'ai prié, j'ai bien demandé au bon Dieu, comme la douce Françoise d'Amboise, *qu'il soit toujours le mieux aimé*, je l'ai supplié de me donner un amour pur pour celui que je dois aimer, et un attachement inébranlable à tous mes devoirs. Oui, je le sais, tout me le dit, ces moments si doux seront passagers, mais ce qui demeurera, c'est le lien intime et les saintes obligations que je vais jurer à l'autel.

Madame de Bréhault est venue me chercher au couvent, mais avant de quitter la sainte maison, nous avons prié ensemble à la chapelle; je suis sûre qu'elle a demandé pour moi ce que je demandais moi-même. Elle me comble, mais c'est son cœur surtout qui déborde en largesses. Que Dieu est bon de m'avoir donné deux mères comme vous!

Je vous attends, chère tante Marie, et, pour la dernière fois, je signe

HENRIETTE DESCLUSEAUX.

XX

Alban de Bréhault à Guy de Cléder.

Paris. Janvier 18...

Tu m'écris:

« Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi, Alban se marierait! » Eh oui! cher, (Alban se marie (Il faut faire une fin!) avec une très belle et charmante personne, ce qui est agréable, dont il est aimé, ce qui est parfait; pour obéir à sa mère, ce qui accomplit le quatrième commandement.

Sérieusement, j'étais un peu las de la vie de garçon, et la vue de mon Henriette, si pure, si jolie, me rafraîchit les yeux et me repose des faces peintes et des yeux au khol, de même que sa façon de parler, si correcte et si simple, me délasse de la langue verte. C'est ma mère qui a souhaité que je me marie, et à made-

moiselle Descluseaux : elle venait de payer mes dettes, je n'avais rien à lui refuser, et Henriette, fille d'un officier général, riche de cent mille francs, héritière d'une tante qui a de l'aisance, belle à miracle, parfaitement élevée, n'était pas un parti méprisable pour un mauvais sujet. Ma mère veut me convertir, ma charmante fiancée vogue dans les mêmes eaux : peut-être suivrai-je le doux ascendant de ces douces voix, mais je ne garantis rien. Je suis dégoûté du passé... l'avenir ne me fatiguera-t-il jamais ? Qui oserait en répondre ?

J'ai rompu avec mes mauvaises relations. nous quittons Paris, nous allons à Bréhault : ce serait bien le diable si on ne me canonise pas quelque jour !

Je t'aurais invité à mon mariage, mais certains billets endossés par toi, et dont ma mère a eu connaissance, ne sont pas une recommandation à ses yeux. Excuse-moi, cher Guy, et crois-moi toujours

A toi, ALBAN DE BRÉHAULT.

XXI

Madame Alban de Bréhault à sa tante.

Bréhault. Juin 18...

Enfin, chère bonne tante, nous voici chez nous, nos pérégrinations sont finies, et le délicieux règne de la vie domestique va commencer, il est commencé déjà ! Adieu la vie d'hôtel, les caisses, la table d'hôte et le panorama changeant des villes et des paysages ! Nous sommes chez nous, la barque est attachée au rivage, nous allons jouir les uns des autres, dans la vie la plus stable et la plus tranquille. Je ne médis pas des voyages pourtant, ni surtout des voyages de noces : c'est un aimable noviciat de la vie à deux ; on ne se connaît pas en partant, on s'éprouve le long de la route, on revient s'aimant davantage. C'est là ce que nous avons éprouvé. Je suis partie très contente, mais un peu craintive. Je suis revenue tout à fait heureuse et rassurée. Et que de souvenirs charmants, glanés le long des routes ! Oh ! le beau tour de France : il est si beau notre pays, vu à deux ! Je ne pourrai jamais oublier la noble cathédrale de Rouen, où Dieu m'a fait la grâce de prier avec une émotion inconnue, ni cet admirable Mont-Saint-Michel, et l'immobilité de la mer, vue du haut de ces antiques murailles : là, mon cher Alban m'a dit une parole, gravée dans mon cœur, et j'ai senti là qu'il m'aimait ! Et cette poétique vallée de la Rance où nous avons erré tout un jour, joyeux comme des enfants, et Bordeaux où j'ai eu une si forte migraine, durant laquelle il ne m'a pas quittée ; et les cascades des Pyrénées, qui nous ravissaient tous deux ; et notre promenade au Peyron de Montpellier, lorsqu'assis en face d'un horizon admirable et des flots étincelants de la Méditerranée, nous avons arrangé notre vie à venir. Que de noms chéris j'omets sans les oublier, et je serai toujours reconnaissante à Alban d'avoir couronné notre voyage de noces par un pèlerinage à Paray-le-Monial. Là, j'ai fait à Dieu des promesses sacrées, et au comble du bonheur humain, je lui ai promis d'être fidèle, quoi qu'il advienne, et d'aimer toujours, alors même que je ne serais plus aimée. Je ne saurais dire comment cette supposition a surgi dans ma pensée, mais là, devant l'autel, dans cette chapelle où tout parle de l'amour de Dieu pour

les hommes, au moment où j'aurais voulu m'épancher en adorations et oublier la terre, je n'ai pu me détacher de l'image de mon mari, ni m'empêcher de dire à Dieu qu'alors même qu'il m'ôterait cet amour, mon cher trésor, je demeurerais fidèle et aimante. Mes larmes ont coulé, mais ce malheur n'est qu'une vaine chimère de mon imagination ; ce n'est pas un pressentiment, dites ! Ah ! n'en parlons plus. Parlons de Nancy, et de ces jours si doux passés dans ma chère maison maternelle, près de vous, tante Marie, et souvenez-vous que vous avez promis de ne pas laisser passer un été sans me visiter. Ma mère et Alban le désirent aussi, mais personne comme moi, personne n'a autant de droits sur vous... A qui avez-vous rendu tant de services ? Amie, parente, mère, j'ai tout trouvé en vous.

Dès notre arrivée, madame de Bréhault a voulu que je prisse la direction de la maison : j'ai dû obéir, et je ne puis dire avec quelle délicate bonté elle dirige mon inexpérience. Savez-vous quelle a été ma première occupation ? C'est d'arranger votre chambre ; je connais vos goûts, vous serez contente, et des fenêtres de votre petit bureau, vous aurez sur la Loire et ses îles, une vue qui vous ravira. Ce site est enchanteur, et le château ne dépare pas le site. Il est du temps de Louis XIII, bâti en briques rouges, imposant au dehors, imposant et magnifique au dedans ; le mobilier est ancien, et je crois qu'on n'y a rien changé depuis cinquante ans — sauf pour mon appartement : ma mère en a fait renouveler les tentures et lui a donné une physionomie moderne en le décorant de beaucoup d'objets anciens. Elle m'a arrangé un oratoire que vous aimerez et dont les principaux ornements sont une belle copie du mariage de la Sainte Vierge, de Pérugin, et un touchant crucifix d'ivoire. Ma bibliothèque est choisie avec un goût exquis, et la chambre à coucher n'a qu'un défaut, trop de magnificence. Avec le temps, et un berceau aidant, je la simplifierai. Quoi ! tante Marie, est-ce votre petite Henriette qui habite au milieu des tentures de Chine et qui a, sur sa cheminée, une pendule destinée jadis à Marie-Antoinette ! Oui, voilà jusqu'à quel point ils m'ont gâtée !

Ce que j'aime le mieux à Bréhault, c'est le parc, avec ses pelouses et ses arbres : c'est comme une forêt enchantée. Nous y faisons de longues promenades, Alban et moi ; nous y avons des sites favoris, toujours au bord de l'eau, car tous les deux nous aimons les fontaines, les sources, les jets d'eau, l'eau sous toutes les formes, emprisonnée dans le marbre, coulant sur le cresson et les myosotis, ou jaillissant en gerbes irisées. Nous avons découvert aussi que nous aimions les mêmes fleurs, l'héliotrope, les lobelias et les roses mousseuses, devenues si rares. Pour les livres, nous différons : il aime les romans modernes ; sa mère l'en blâme et ne veut pas que je les lise. J'en ai assez vu pour n'avoir aucune envie de pénétrer plus avant dans ces méchants volumes jaunes.

Adieu, chère tante Marie ; Alban, qui sait que je vous écris, se met à vos pieds ; ma bonne mère vous embrasse, et moi, je me jette à votre cou et vous embrasse mille fois. Ecrivez donc ! c'est si joli, l'heure du courrier, quand on dit : Une lettre pour madame ! et que je vois : Nancy ! adieu encore.

Votre HENRIETTE.

XXII

Henriette à sa tante.

Bréhault. Juillet 18. .

Oui, ma bonne tante, j'obéis encore à la bonne habitude que vous m'avez donnée : je me lève matin et je n'y ai pas de mérite. Le hardi soleil de juillet pénètre à travers les lames des persiennes et les plis des rideaux, il m'éveille: j'entends tinter l'Angelus, les merles sifflent dans les mélèzes, le timbre argentin de la pendule sonne, tout me dit : Il est temps ! je me lève avec joie, je salue la nouvelle journée, je m'habille seule et vite, et je rejoins ma mère qui va à la messe. Alban, qui sait ? ne serait peut-être pas si tolérant pour ma dévotion matinale, si sa mère ne me donnait l'exemple. C'est une chose ravissante de traverser le parc au milieu de la rosée et de voir dans l'herbe tant de diamants ; l'alouette monte au ciel en chantant, comme une âme enthousiaste, le soleil est déjà haut et chaud, et pourtant, la pâle lune n'a pas encore disparu ; elle montre son profil mélancolique comme une ombre égarée au milieu d'une fête ; tout sent bon, les fleurs, l'herbe, les arbres, les blés ; nous passons par des petits sentiers qui serpentent avec grâce, nous arrivons ; nous traversons le cimetière, si paisible ! et nous entrons à l'église. Quelle belle aube de journée !

Aussitôt rentrée, je cours m'habiller avec plus d'élégance, je rejoins mon mari, nous nous promenons un peu, je rentre, j'écris ou je travaille jusqu'à l'heure du déjeuner ; l'après-midi, on fait des visites ou l'on en reçoit ; dans les intervalles, encore travail à l'aiguille près de ma mère, qui n'est jamais oisive ; puis, nous dinons, très souvent en trio, parfois des convives invités ou

(La suite au prochain numéro.)

improvisés. Quand nous sommes seuls, le soir, nous nous promenons ; nous allons dans nos endroits favoris, au bord de la source, mère s'assoit et moi près d'elle, Alban se promène, fume, et nous revient ; j'aime à suivre dans la pénombre, l'étincelle de son cigare : il est là, il va venir vers nous, nous rejoindre ; rien que cela, c'est du bonheur. Ma tante Marie, avez-vous eu raison de ne pas vous marier ?...

Nous avons un joli voisinage ; nous voyons tout le monde ou à peu près, et vraiment, dans cette gerbe, il y a d'excellents épis. Notre curé est un digne et savant prêtre, le notaire a de l'esprit, le médecin est un bon chrétien et un homme dévoué ; nous avons tout près de nous, notre tante et sa famille, ils sont charmants pour nous ; d'anciens amis de la famille habitent les châteaux et les villas d'alentour ; nous avons assez de solitude et assez de voisinage, nous pouvons, à notre gré, nous recueillir ou profiter de l'esprit et du mouvement des autres. Par exemple, tante, vous seriez privée dans ce doux pays de Touraine, d'un de vos plus chers plaisirs : il n'y a presque pas de pauvres ; il faut se rejeter sur les malades, les vieillards, et leur offrir, à défaut du nécessaire qu'ils possèdent, le superflu, toujours si agréable. C'est ce que nous tâchons de faire ; ma mère travaille pour les églises pauvres, et elle m'a soufflé son zèle : je ne brode pas, je peins des sujets de bannières pour les missions étrangères. J'achève en ce moment une Vierge-Mère, pour laquelle Alban m'a donné des conseils. Vous saurez qu'il desine à ravir.

Adieu, chère tante, à bientôt, à toujours. Je vous embrasse avec respect et tendresse.

HENRIETTE.

M. BOURDON.

ÉNIGME

Selon le siècle et la mode du temps,
J'ai porté des noms différents :
Le nom d'une vertu, d'un oiseau, puis d'un vase,
Même celui d'un saint... Parfois, lourde, j'écrase ;
Légère, je vous mène au devoir, au plaisir,
En villégiature... Et lorsqu'il faut mourir,
J vous fais aborder la dernière demeure ;

Je porte votre deuil ; à ma suite on vous pleure...
La vapeur en me détrônant
A dû s'unir à moi, tout en me gouvernant.
Assis plus ou moins à votre aise
Avec moi vous marchez du moins rapidement...
Enfin, je suis de plus un écrivain charmant
Qui florissait au temps de Louis treize.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

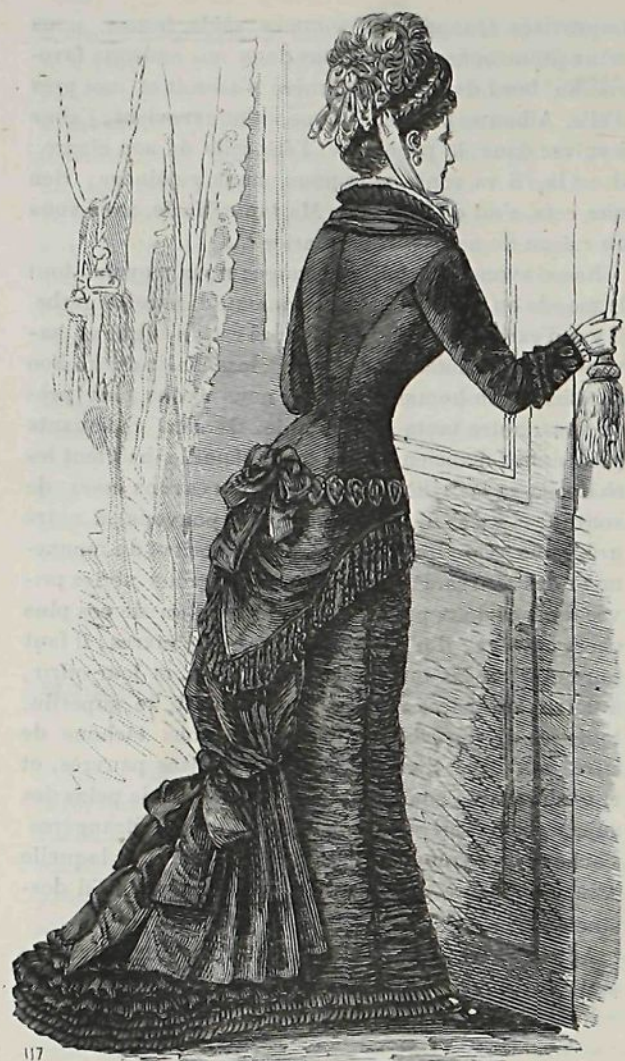
BOEUF BOUILLI EN MATELOTTE.

Faites roussir dans du beurre des petits oignons, saupoudrez de farine, mettez un verre de vin rouge et un demi-verre de bouillon ; ajoutez quelques champignons, sel, poivre, laurier, thym. Versez cette sauce sur des tranches de bœuf et faites mijoter pendant une demi-heure.

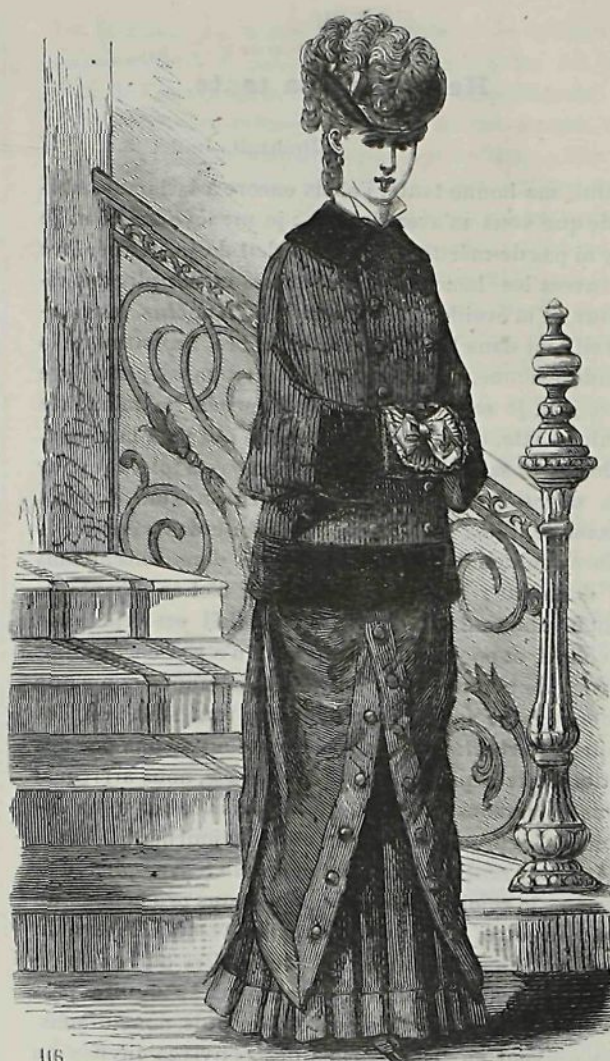
MOYEN DE REFRISER LES PLUMES D'AUTRUCHE.

Faire chauffer modérément un fer à tuyauter et sans ouvrir les branches, le passer sous les barboles de la plume, en rouleautant celles-ci tout autour à l'aide des doigts ; elles reprennent la frisure des plumes neuves.

Le mot de la Charade contenue dans le numéro du 22 Janvier est : *Ferrare*.



Costume en surah grenat.



Costume et visite en petit drap et satin.

Modèles de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

Jupe en taffetas. — Elle est garnie de deux petits plissés surmontés, aux lés de derrière d'un autre plissé de deux volants froncés, le second monté à tête. Le devant et les côtés de la jupe sont garnis d'une grande draperie divisée en cinq bouillonnés par des froncs verticales; les lés de derrière couverts par deux écharpes croisées sous le pouf et dont les pans plissés sont maintenus par un nœud. Corsage à basque rapportée, drapée sous un nœud, garnie d'une frange et d'une passementerie sous laquelle est montée la basque rapportée. Un fichu plissé à l'encolure montante qui reçoit un plissé en surah. Manche ronde ornée d'un pare-

ment appliqué de passementerie. Deux petits plissés au bord supérieur.

Jupe en petit drap, plissée verticalement de très larges plis couchés, au bord une bande de satin. Tunique encadrée de satin, et sur les bandes du devant, boutons en passementerie; elle s'ouvre sur le tablier et se relève de côté, très en arrière; ce relevé fait former la pointe au devant de la tunique, dans le bas. Corsage à basque. Visite assortie boutonnée de côté; au contour et à la manche, bande de peluche et col rabattu également en peluche. Doublure de soie piquée sur un épais molleton.

Les Patrons suivants seront donnés en Février :

- Le 1^{er} Février. — Patron illustré : Jaquette brodée.
 Le 12 Février. — Patron découpé : Pelisse de demi-saison.
 Le 19 Février. — Corsage décolleté pour jeune fille. — Tunique, costume Égyptien. — Veste et culotte, Costume Andalou. — Corsage ouvert. — Robe décolletée pour petite fille.
 Le 26 Février. — Costume pour fillette de douze à quinze ans.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4296, et un Supplément de travaux :

- Col, poche et parement à broder en perles. — Autre parure en broderie de fil d'or. — Cache-théière. — Deux nappes d'autel. — Col et manchette pour enfant. — Coin de voile de fauteuil. — Chiffres pour coussin. — Chiffres pour drap et taie d'oreiller.